



DES OMBRES D'ALICE
AU VESTIBULE DES POMMES

Cécile Raynal

LA POSSIBILITÉ D'UN AUTRE ESPACE... L'ESPACE DE L'AUTRE

M. Corcos & Y. Loisel

*P*ersonne ne m'a dit qui j'étais, moi, et moi
Je n'ai interrogé personne.
Je me suis vu vivant sous un immense ciel
et j'ai ressenti une loi.
[...] Savoir que le chemin sur lequel je m'en vais
Se trouve au fond de moi.

Fernando Pessoa

Une résidence d'artiste inconnue et libre, à l'intérieur de l'espace bien connu, cadré, du soin ? Quelle drôle d'idée ? Est-ce bien raisonnable ? La possibilité d'un nouveau chemin à l'intérieur même d'une voie abondamment balisée ? Le plaisir de l'incartade et le goût des herbes folles ? C'est le lieu, ce lieu à l'intérieur du lieu, le lieu de l'artiste qui a tout de suite intrigué ! Et tous, tous, patients et soignants, se sont demandés ce qui allait s'y dérouler ; ils ont tous voulu aller y contempler ce qu'ailleurs ils avaient cru voir. Ailleurs dans certains musées, devant leur toile ou sculpture fétiche : la mise en mouvement d'un monde ; les retrouvailles avec un disparu, la rencontre avec le portrait de soi enfant, avant...

C'est la formule, la formule alchimique trouvée par l'artiste pour transformer la chair en verbe, l'angoisse en désir, la tension en création... qu'ils ont voulu voler au voleur du feu.

Cette mise en tension, il faut pouvoir la tolérer. Ne pouvant l'accompagner d'un pouvoir et d'un désir qui l'orienteraient vers une spirale ascendante créatrice, le patient l'a souvent laissé verser dans une destructivité.

Le sujet trop éduqué et adapté évite comme la peste cette mue peureuse tant il est vrai que *quand on se sonde on risque de verser dans les exagérations malsaines de la peur*.

Pour l'artiste, qui n'a pas le choix, créer c'est inverser la disparition de soi dans cette métamorphose négative, et transformer la terreur d'exister en puissance de créer. C'est provoquer la réapparition sensorielle de ce que l'on a été y compris dans l'absence, retrouver l'enfant, la sensorialité pure dans une innocence rare. Et c'est pourquoi on reconnaît l'artiste comme l'enfant, à ce qu'il est dans la lune... qu'il n'y est pas... là... dans l'atelier. Il est parti sur le chemin qui se trouve au fond de lui à la rencontre de son "je suis un autre". Toujours à la marge dans *un ciel antérieur là où seule la beauté jaillit** souffrant comme le patient de la maladie de l'antériorité... avec son fond insondable.

Alors quelle est la leçon de cette résidence où personne n'a été assigné ? Que s'est-il passé durant cette présence d'une artiste investie d'un monde interne qui lui ruisselle jusqu'au bout des doigts ? La découverte par les patients d'un nouveau chemin pour sortir de soi et entrer en soi. Chemin qui s'imagine en graine. Quelle en a été la formule ? D'un grain l'autre, la nécessité dans tout soin de la création et dans toute création d'un soin.

* Mallarmé



Eve ex-cetera
(avec Clarisse) 2014
grès enfumé, livres, acier

DES OMBRES D'ALICE AU VESTIBULE DES POMMES

*D*es *Ombres d'Alice au Vestibule des pommes* est le fruit du travail réalisé par Cécile Raynal entre janvier 2014 et septembre 2015 au cours de deux résidences.

La première au CHU de Rouen, qui, dans le cadre de son programme Culture Santé, a accueilli la sculptrice de janvier à juillet 2014, au sein de l'unité de soin pédopsychiatrique dirigée par la Professeur Priscille Gérardin. Ce projet a été soutenu par la Fondation de France et la Matmut. L'action de l'artiste s'intégrait à l'organisation générale de la vie de l'unité de soin, adaptée au rythme du travail des soignants et à celui de l'attente des patients. L'œuvre conçue durant cette période réunit un ensemble de sculptures sous le titre des *Ombres d'Alice*.

Elle constitue le point de départ d'une histoire qui a trouvé à l'Institut Mutualiste Montsouris une suite, sous le titre du *Vestibule des Pommes*. Le Professeur Maurice Corcos s'est intéressé au processus et a proposé à l'artiste d'intervenir au sein du département de psychiatrie de l'adolescent qu'il dirige. Une résidence, comme un prolongement à cette première immersion dans l'espace d'hospitalisation d'adolescents, comme un chapitre deux.

*je déplace alors mon équilibre, mon rapport au bruit ou
• • • au silence, à la solitude, à l'autre, à la lumière, à l'échelle.
Je deviens une étrangère. Une artiste sur un cargo, dans une
prison, dans un hôpital ou un couvent est d'abord en situation
d'étrangeté, de celle qui vous rappelle que l'évidence n'est qu'un
point de vue, l'étonnement face au monde une planche de salut.
La sculpture me permet de donner corps à certaines de nos
intranquillités contemporaines. Elle s'élabore en témoin de nos
paradoxes, tenaces et éphémères.*

Après avoir séjourné dans un lycée, un centre de détention, une maison de retraite, un porte-conteneurs, les trois hôpitaux du CHU de Montréal, autant de lieux de travail, d'isolement et de communautés humaines éphémères, la sculptrice a rencontré durant dix mois les adolescent(e)s de l'unité pédopsychiatrique du CHU de Rouen, menant en simultané des ateliers de pratiques du modelage et du dessin avec les adolescents et son propre travail de création.

La sculpture est son outil pour explorer le monde, entre documentaire et fiction. En provoquant des situations de face à face inhabituels, lents, de porosités réciproques, qui s'initient et se prolongent dans la sculpture, ce travail témoigne de rencontres autant que des lieux. Des situations pour la mémoire. Son souhait est finalement de rendre compte de quelque chose qui s'est partagé avec les êtres qui se donnent à voir en acceptant de prêter leur figure et leurs récits à une statue qui échappera ensuite à tous. Tels les interprètes d'un film. Ces bustes, ces figures, ces portraits imbriquent relation humaine, geste artistique, "métier de vivre", corps de la sculpture et territoire spécifique. Dans le jeu de miroirs, ils se font porte-paroles de singularités anonymes et de questionnements sur la représentation de l'identité, des identités, sur l'interdépendance de l'individu et de la communauté à laquelle il s'attache, la nécessaire solitude et les solidarités qui en découlent.



AU SUJET D'ALICE, DE L'ANIMAL...

Cécile Raynal

Au cours de la première résidence, au CHU de Rouen, j'ai associé les rencontres avec les adolescentes (puisque elles étaient largement majoritairement des filles) à l'univers d'Alice.

Avant de devenir habitante éphémère d'un nouveau territoire, je ne sais pas à quoi va ressembler le travail final.

L'unité humaine engendre la diversité humaine et la diversité humaine entretient l'unité humaine.

Edgar Morin

C'est bien d'ailleurs la raison qui me pousse vers des territoires étrangers : justement parce que je n'en connais rien. Face aux jeunes filles anorexiques, au vide qu'elles nourrissent de leur absence de nutrition, à leur simulacre de contrôle, face à leur corps coupant, sec, et si fragile, j'ai proposé très vite une échappée dans la littérature. Une lecture d'Alice et son pays cauchemardesque. Avec elles, j'ai relu et relié les aventures de ce personnage presque désincarné, qui rapetisse ou grandit démesurément selon les rencontres qu'elle fait avec une nourriture injonctive.

Si l'anorexie vient filtrer l'angoisse chez ces patientes, Alice est venue filtrer la mienne face à elles. Dans le monde d'Alice de Lewis Carroll, tout parle : animaux, objets, plantes, nourriture, tout s'anime et dérive. La présence animale associée aux portraits se fait consolante ou quelquefois ironique.

C'est bien inutile à présent de faire semblant d'être deux pensa la pauvre Alice ; c'est tout juste si l'est assez de moi pour former une seule et unique personne.

Lewis Carroll
"Alice au pays des merveilles"



À Montsouris, je me suis cette fois accompagnée de la pomme comme "objet" symbolique, omniprésent dans les contes, les mythes et l'univers de Magritte, renversant les échelles, trouant les miroirs, effaçant les reflets, dans une forme picturale très contrôlée, lisse et propre. Et la proposition que j'ai faite, me semble-t-il, a de nouveau rassuré les jeunes filles.

Magritte, Blanche Neige, Eve et son éternelle culpabilité, Newton, Guillaume Tell même, Green Apple, Pâris et son jugement vengeur comme possibles complicités... En parallèle, certaines de ces rencontres ont permis des échanges plus intimes autour de la réalisation de portraits sculptés. Une jeune fille se laisse regarder par la sculptrice au travail, et s'ouvre la possibilité d'aborder différents sujets, de la vie, de l'art, du corps, de la représentation, de l'impossibilité de se ressembler parfois.

Mes sculptures naissent de ces récits des complices rencontrés, des géographies, des sons et des rythmes de vie associés, des contraintes techniques imposées par le lieu, ou du rapport à l'immobilité que chaque personne-modèle tient avec plus ou moins de jubilation ou de tranquillité.

Ici, face à ces adolescentes littéralement grignotées par l'angoisse, j'ai dû établir une distance inédite avec mon propre regard. Œuvrant méticuleusement

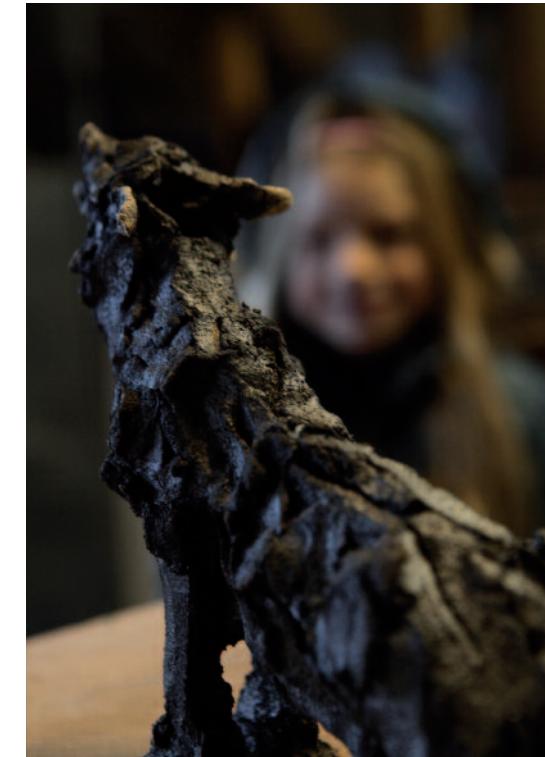
sur leur propre corps, et leur être, elles le réduisent à une structure presque dévitalisée. À l'ossature. Elles le dé-sculpent. Tel un athlète mais à rebours. Elles le mettent en situation de possible disparition, dans un rejet de la forme "femme", du devenir Femme.

La sculpture est un geste qui lui, invente une forme, à partir du vide. Je construis mes sculptures autour et par le vide. En conjuration.

Peu à peu, au cours du travail entre les espaces de l'hôpital et mon atelier, l'animal a pris place comme figure réparatrice, à tout le moins consolatrice. La figure de la Sorcière, celle de l'Ogresse, et ces présences archétypales transmises dans nos imaginaires par les contes.

Ainsi, d'Alice à la sorcière, de celle qui refuse la nourriture à celle qui s'approche de l'animal, de tous temps menaçant et maintenant si menacé, se créent des passerelles, dont seule la sculpture me donne peu à peu les clés.

Ainsi vinrent les secrets et les Loups...



UN ATELIER À MONTSOURIS, "COMME UNE AVENTURE..."

A. Picard

L'espace est restreint. Une dizaine de mètres carrés, bordée d'étagères et de murs blancs, serrée entre la salle de réunion et l'office des soignants. [...] Au milieu de la pièce : une grande table, sur laquelle s'étale une adolescente, entre les brisures d'argile, les pots de peinture et le fusain. À ses côtés, une autre jeune fille se confronte à un portrait (son autoportrait ?) affiché au mur. Cécile Raynal observe, écoute, commente, encourage. Cécile Raynal sculpte. Et les ados semblent s'en satisfaire. *Mon souhait est d'être une main au service d'un regard*. Ici, à Montsouris, c'est chose faite.

Inspirée par l'univers des contes et des mythes, l'artiste a fait du fruit défendu un point de fuite. Pomme de discorde, pomme empoisonnée, pomme du péché, quelle qu'elle soit, la pomme est là, périssable et intemporelle.

Voguant autour de cet objet-symbole, Cécile Raynal a construit et déconstruit la terre, battu l'argile, reniflé les individus au delà de ce qui est dit et vu. Sur cet itinéraire non emprunté, elle s'est perdue. Pas une seule fois. Maintes fois.

Il ne peut y avoir de création sans absence de maîtrise. Il faut accepter de se perdre. C'est ainsi que la résidence de Cécile Raynal s'est déroulée : "sur un fil", tendu entre les psychismes fragilisés des patients et ceux réfléchissants des soignants.

Certains ont franchi le seuil de son atelier, certains s'y sont installés, plus ou moins disposés à être observés. Elle assure : *c'est comme une aventure dont ni vous ni moi ne savons grand chose. [...] Allons-y, laissons voir ce qui va advenir: [...] Ce que vous faites est sérieux, mais ce n'est pas grave.*

C'est ainsi que cet atelier éphémère s'est construit, dans cette troublante réciprocité, avec des adolescents parfois déstabilisés par cette invitation à la liberté.



LE PSYCHIATRE & L'ARTISTE

M. Corcos & C. Raynal

MC. Chère Cécile... Qu'est-ce qui oriente ton choix (ou plutôt quel besoin te pousse) à t'exprimer via la sculpture comme si la langue, vecteur classique de sociabilité, et donc la pensée, était insuffisante voire impropre à témoigner de ce qui presse l'émotion et qui devrait avoir la densité et la tessiture de la terre au plus près de la chair ? Pourquoi ce médium, ce véhicule... pour quelle nécessité de représentation ?

CR. Ce n'est pas la pensée qui fait défaut, c'est la laisse pour la retenir.

La vie m'est polyphonique, polysémique, trop poly pour que je m'y retrouve uniquement entre la tête et la tête.

La terre, les mains, l'air, le vent dans les arbres... enfant, j'implorais les pierres, j'entourais les troncs des arbres espérant entendre battre leur cœur mais je n'entendais que le mien et c'était insuffisant.

Un jour, une amie dessinatrice m'a dit *la vie ne suffit pas*.

Voilà je suppose comment la sculpture, l'écriture, la musique chez d'autres, surgissent. Parce que ça ne suffit pas, de vivre, de penser, de sentir, il faut l'extraire, la transformer, devenir alambic.



Je ne sais pas élaborer une pensée sans lui donner un espace et j'ai parfois l'impression que pour voir un être, le voir vraiment, j'ai besoin de lui donner un rôle dans cette histoire de sculpture.

Tu évoques la terre comme au plus près de la chair, je ne sais qu'en dire, il n'y a pas de confusion dans mes doigts, je travaille plutôt avec des outils qui mettent nos peaux à distance. Je me permets avec l'argile toutes les griffures et les caresses que nécessite la forme en cours de construction, tout ce qui serait impossible dans la vie vécue, violence, sensualité, mais l'esprit participe du processus aussi.

Peut-être que dans l'enfance la parole était le domaine du père, et c'est par le verbe qu'il exerçait son pouvoir de fascination, c'est la mère qui préparait la nourriture, de ses mains comme la fée de Peau d'Ane.

La sculpture me réconcilie le féminin et le masculin, le verbe se fait chair en effet, la pensée terre, les quêtes identitaires y trouvent là un havre.

MC. De paix... après la bataille...

Qu'est-ce qui fait qu'il y a cette crainte de ces deux écueils que sont le narratif et l'abstraction qui t'obligent à ce que l'œuvre garde figure humaine et se tienne debout, se tienne comme d'elle-même à partir d'un point d'équilibre-déséquilibre intérieur ? C'est la question de l'épruvé, de force en même temps que de fragilité, d'instabilité... de précarité que l'on ressent devant tes figures.

CR. Une sculpture narrative serait une histoire à jamais figée. Qui éternellement raconterait un scénario, le même à chacun. Lorsque Fischl écrase ses corps au sol, à jamais il nous rappelle les chutes des tours. Quand Camille Claudel nous emmène dans le trio pathétique et tragique de l'âge mûr, où la vieille Rose entraîne son maître/amour loin de son autoportrait implorant, à jamais la sculpture nous raconte cette histoire. Mais quand Giacometti pose une figure de chien, tremblé, il devient mon chien, le tien, il est sans histoire, il est Le Chien. Et il est Giacometti. Je pense au Balzac de Rodin ou à l'araignée *maman* de Louise Bourgeois, ils disent peu et c'est sans fin, l'un contient tout Balzac, l'autre évoque toutes les mères.

Mon désir bien sûr est de laisser mes sculptures contenir une part d'intime, mais qui n'en reste pas là. Qui n'en finit pas. Qui te laisse ta place à toi spectateur.

MC. Tu me laisses à moi spectateur un espace pour continuer cette fiction ?

CR. C'est en tout cas un souhait... Mais surtout, je ne sais pas ce qu'une sculpture a à me dire sans elle. Je veux dire, c'est parce qu'elle advient, sans trop d'intention préalable, que je peux entrer peu à peu en dialogue avec elle, et prolonger son élaboration. Je ne sais pas ce que j'ai à dire avant, si je le savais je m'assiérais enfin et je regarderais pousser les fleurs.

Tu as raison sur l'épruvé de la fragilité, chaque pièce est une victoire infime sur la disparition de tout, sur la folle absurdité de l'existant. Sans elle, sans cette tentative de laisser trace d'une personne rencontrée, ou parfois rêvée, je me serais sans doute perdue.

Le portrait se fait toujours entre l'autre et soi-même, avec l'autre soi-même, le portrait porte les traits d'un être devenu ultra-présent, mais dont les traits se retirent au moment où l'on tente de les saisir et de les figer. Le portrait est une fiction qui ne raconte rien d'autre que la figure créée.

Pourtant, je dois ajouter qu'à Montsouris il s'est passé une chose étrange dans mon travail, au contact de tous ces jeunes gens en mal de vivre. Une forme de narration s'est introduite. Dès que tu poses deux figures, il y a une narration. Infime, absente à tout scénario, mais une relation s'installe.

J'ai commencé à associer en 2014 des figures d'adolescentes rencontrées à celles d'animaux rêvés, en écho au monde d'Alice et à certains contes, comme la chèvre de Monsieur Seguin.

Ces duos se sont imposés. J'ai dû ensuite penser à leur présence, aux raisons qui poussaient à cette introduction de l'animal.

En 2015, au cours des allées venues entre l'atelier de Normandie et celui de Montsouris, s'est tissé un lien entre les portraits façonnés à Paris parmi les adolescents et les soignants de l'IMM et de grands loups qui envahissaient l'atelier normand depuis janvier. Un récit s'est mis en construction, je suppose par associations, fantasmes, mémoire archaïque.

MC. Je dirais plutôt mémoire de l'enfance.

CR. Oui, et c'est très intime, iridescent, sans fond, la mémoire de l'enfance. Ce récit aboutit à la série en cours sur le secret et autour du secret, son poids. J'ai construit de grands silences entre hommes et bêtes, le hurlement de tous face au désastre. Rien n'est raconté mais quelque chose vient suggérer la menace, l'enveloppe, la béquille... et l'imprudente tendresse.



MC. Quelle est cette drôle de façon qui consiste à construire des personnages en les concentrant sur un vide... autour d'un vide, d'un centre absent, sans tuteur interne de développement ? Et qui doit nécessairement te faire prendre compte d'un équilibre-déséquilibre entre ce vide interne et la densité de la pâte externe ?

CR. Ces dernières années, confrontée à des adolescents, et de façon aiguë au cours des deux résidences près des jeunes hospitalisés, je me suis souvent interrogée sur le vide.

La navigation au long cours justement, te situe face au vide si dense et si plein tel qu'il est décrit par le bouddhisme ou le taoïsme. Le vide comme dynamique...

MC. Rien ne naît de rien, ex nihilo... ? Tout naît, cum nihilo... le vide est toujours auto-créé pour *mettre sous vide*, contenir un trop plein... même de vide.

CR. Je suis d'accord avec toi, le vide ce n'est pas du rien, et le rien, en tant que néant, n'est pas concevable. Je parle d'un vide comme champ du possible, à partir duquel tout peut advenir. J'use de lui comme d'une structure. Quand les pièces cuisent, à l'ouverture du four, elles sont incandescentes. Ce rituel là reste précieux, et cette incandescence n'existe que par le vide interne. Quand je travaille, il n'y a que de l'espace. L'espace est mon cadre, comme la toile pour le peintre.

Je sens le trop. Je lutte face au trop plein, au trop dense, au trop animé. Travailler la forme c'est apprivoiser ce trop, en partant de l'énergie du vide.

Lorsque tu vois la mer, le grand large, cette immensité là, et que tu relies cette perception à l'idée que nous sommes constitués de 90% d'eau, alors en effet, là, le vide n'existe pas.

MC. Il reste 10%... ça fait toute la différence, ça fait levier...

CR. Nos 10%, c'est notre existence singulière. C'est la chair, le sel.

MC. Est-ce que tu serais d'accord avec l'idée que c'est le mouvement de tes doigts transmis à eux par l'ensemble du corps, et par la pensée, c'est donc ce mouvement qui compte plus que le sens (c'est-à-dire au sens de l'idée préconçue) ? D'une certaine manière le sens ne viendrait qu'après-coup, que de surcroît si jamais il vient. Et s'il ne vient pas il y a alors échec.

CR. Rappelle-toi ce que disait Giacometti de l'échec, ce qu'en disent tous les textes sacrés, ce qu'en disent toutes les sagesse, seul l'échec a quelque chose à nous apprendre.

Je te suis dans l'absence d'idée préconçue, la nécessité de l'œuvre conçue sans une intention préalable qui l'enfermerait, qui serait illustration d'un concept.

Mais l'échec ne me semble pas provenir de l'absence de sens, c'est plus mystérieux. L'échec d'une sculpture résulte de l'absence de forme tenable, de vitalité intrinsèque à la sculpture, un truc que je ne sais pas nommer. Une sculpture ratée c'est celle

qui ne contient pas l'ambivalence nécessaire, la polyphonie visuelle. Quand tout est si cohérent qu'elle n'est plus qu'un objet. C'est particulièrement vrai du portrait, qui toujours échappe à la ressemblance. Parce qu'il est rare de se ressembler à soi-même. Parfois ça rate, parce que le regard a des ratés et que la représentation n'a pas su trahir, que la rencontre ne s'est pas faite avec la sculpture.

D'ailleurs, si je déambule avec ce désir de portraits dans des lieux aussi âpres qu'un cargo, une prison, un couvent ou un hôpital, c'est parce qu'en ces endroits là, ça ne triche pas, ou ça triche moins. Peut-être que les personnes qui vivent là des plongées dans la souffrance, la solitude ou le mal de vivre sont à ces moments de leurs vies au plus près d'eux-mêmes. Peut-être.

Le sens de mon travail prend sa source dans ces déplacements. Je crois que je tente de réconcilier la solitude nécessaire à tout processus artistique, l'exploration en soi, avec l'envie que cette sculpture rende son *service* à la collectivité, dans cette intention très archaïque de la sculpture totémique amérindienne qui participe à la vie de tous, qui procède de et ré-intègre la vie. De ce point de vue le mouvement de mes doigts s'inscrit dans une vieille tradition humaine de laisser trace, de faire la nique à la mort qui sépare et invente la rupture, le temps.

MC. Et aussi de jouer un bon tour à "la folie"... à l'angoisse.

Si on prolonge la question du mouvement, on pourrait même évoquer l'importance qu'il y ait irruption, jaillissement, puis rythmicité avant transsubstantiation de l'énergie animale de ton corps vivant (fatigue comprise) en chair de terre.

Avec j'imagine, en effet, beaucoup de tensions et de fatigue pour laisser cette chose interne, cette animalité, cette affectivité cosmique, cette bête dans la jungle... jaillir.

CR. Il faut du temps surtout, il faut le temps d'épuiser toutes ses barrières, ses idées.

Je n'ai aucune idée. Aucune imagination finalement, juste une brûlure à éteindre. La fatigue parfois je ne la sens plus. Je comprends mal ce processus. Et puis viennent des périodes où je ne peux plus que dormir.

L'animal, le devenir animal, la bête plutôt que la belle, oui bien sûr, tel le navigateur qui pour tenir les flots doit devenir vague, je tente de devenir mon geste, mon regard, la pièce en cours, d'en sentir les failles avant qu'elle ne s'effondre par exemple. Mais ça demande de distancier son regard, ça demande d'être là, mentalement là. Il faut du temps pour faire un sculpteur ! Du temps pour apprivoiser la bête. Je ne sais rien dire de cette énergie, je la connais, je vis avec, elle n'a d'intérêt que par la sculpture qu'elle permet.

La sculpture vient apprivoiser la sauvagerie de l'angoisse, ça c'est une bête féroce l'angoisse, une bête muette, grignotante, à la puissance d'un protozoaire. Les mots, les écrits, les musiques, le vent, les bains de mer, la danse, les amours peuvent en limiter les effets, mais c'est dans la sculpture que je peux élaborer, trans-former et extraire ce moi qui *fait obstacle à tout**

* Nicolas Bouvier



MC. Ce "je" qui est un autre... Je pense encore à Rimbaud lorsqu'il écrit *j'enviais la félicité des bêtes, les chenilles, qui représentent l'innocence des limbes, les taupes, le sommeil de la virginité*.

À partir d'un vécu corporel, sensoriel, intense (à moins que ce ne soit une attente, une impatience, une douleur, une angoisse) générant une grande avidité à créer, n'advent-il pas un moment, que j'idéalise magique, où le moi se libère, ou en tous cas s'ouvre à une liberté nouvelle, redevient enfant, vierge, innocent, un émerveillement à naître à quelque chose de nouveau, la jouissance d'être voleur de feu. J'imagine de même qu'après coup, la fatigue d'avoir livré le fantastique de son corps à l'œuvre en gestation doit être très importante.

CR. Je crois que tu imagines bien, mais je n'ai pas ces mots pour le dire, il est sûr que c'est impérieux, que ce n'est pas un choix "professionnel", c'est une façon de mettre en œuvre sa vie, une quête, un espoir. C'est aussi un travail, donc une charge. J'inclus dans le travail les notions de tourments et d'accomplissements.

MC. À t'observer sculpter, il me semble que moins attentive à la perception du réel de l'autre, tu es rêveuse... une rêverie aperceptive (a-privatif)... hallucination artistique de l'objet invisible en l'autre ? L'art est-il la preuve que la vie percept ne suffit pas qu'il faut imaginer, rêver, halluciner ?

CR. Tu parles en psy, dont je reconnaiss l'attention flottante. Mais dans mon travail ça ne flotte pas, en l'occurrence, rien de la rêverie du promeneur solitaire, plutôt une rêverie de fauve.

Ou une rêverie de bateau en pleine mer, un état de pilotage automatique, où le corps se confond avec la voix de l'interlocuteur, où la main suit une silhouette éprouvée. Un visage exploré comme nouveau paysage. Ça c'est le souhait. La tentative. Parfois



ça échoue, tu ne peux te fondre, tu restes trop loin, ou trop toi, ou trop technique, trop appuyée à ton savoir-faire, ou trop dans l'idée, dans l'idée de l'autre, l'idée de son portrait, l'idée d'une ressemblance à capturer, d'une tradition de la retranscription d'une âme, mais rien ne peut ressembler à l'autre, rien, pas même son propre soi. Tout portrait est une impasse. Le psy que tu es parlerait-il du masochisme de l'artiste?

Si mon hallucination peut halluciner l'autre, si le visible que donne une œuvre d'art part toujours d'une vision, si la vague d'Hokusai est plus vraie que toutes les vagues, si l'art est une extraction de vérité, alors oui j'hallucine et quelque chose de vrai en surgit. Quelque chose qui existait mais s'ignorait. C'est ça une sculpture.

MC. Évidemment la question d'une femme sculpeuse et du degré symbolique de la femme qui enfante, pas tant son enfant que la mise au monde de l'enfant qu'elle a été et qui renaît via son acte créateur.

CR. Je ne comprends pas la spécificité symbolique de l'artiste femme. C'est-à-dire, jamais on ne demanderait à un artiste homme dans quelle mesure son incapacité à porter un enfant serait le moteur de sa création.

Pourquoi si peu de femmes sont devenues artistes on s'en doute un peu, pourquoi peu de femmes deviennent encore actuellement artistes c'est plus mystérieux, mais ce n'est pas lié au fait de devoir choisir entre maternité et création. Peut-être que mettre un enfant au monde relève de la suprême création, peut-être que cette création par le ventre évacue tout autre nécessité chez certaines, peut-être...

Mais

Les sculpteurs, les hommes artistes plus largement, jouent-ils quelque chose de la paternité dans leur création, de défaut d'enfantement possible, de cette éventuelle frustration ?

Mais surtout, ne sommes-nous pas constamment en train de nous enfanter, de nous inventer une bonne raison de continuer. Est-ce que seules les femmes enfantent, je ne sais pas. Une chanson d'Alice Cooper s'intitule *Only women bleed*, et ça c'est un fait. Nous sommes des fontaines de sang une bonne partie de nos vies et cette réalité physiologique change quelque chose à notre rapport au temps, mais je me sens d'abord humaine et les humains depuis la nuit des temps apposent leurs traces sur des murs obscurs ou dans des champs silencieux, hommes ou femmes. Il n'est pas question de minimiser l'impact de la féminité, bâton dans les roues des artistes femmes depuis pas mal de siècles, mais la nécessité de la création comme substitut de l'enfantement je ne crois pas. Comme ré-enfantement, ré-enchantement oui.

Nous voilà revenus à la mémoire de l'enfance. Pour tous, l'enfance veille, irradie, nous irrigue, l'enfance d'avant le langage et celle juste après, comme l'étoile depuis longtemps éteinte, écho d'une lumière ensevelie. Dans le meilleur des cas, elle donne des quêtes, des découvertes, des œuvres d'arts et des poésies.



Solo avec Chloé
Atelier 2015



Vestibule des Pommes
(avec Gladys et Gabrielle au Loup)
2015

Selon Maud
2014
grès enfumé, hêtre





22



Vestibule des Pommes
(avec Martin) 2015

Tel un secret 3
2015

23



La sorcière
(avec Mathilde) 2014
grès enfumé, acrylique

Tel un secret 2





Rêve de chèvre
(avec Jasmine) 2014
grès enfumé, acrylique

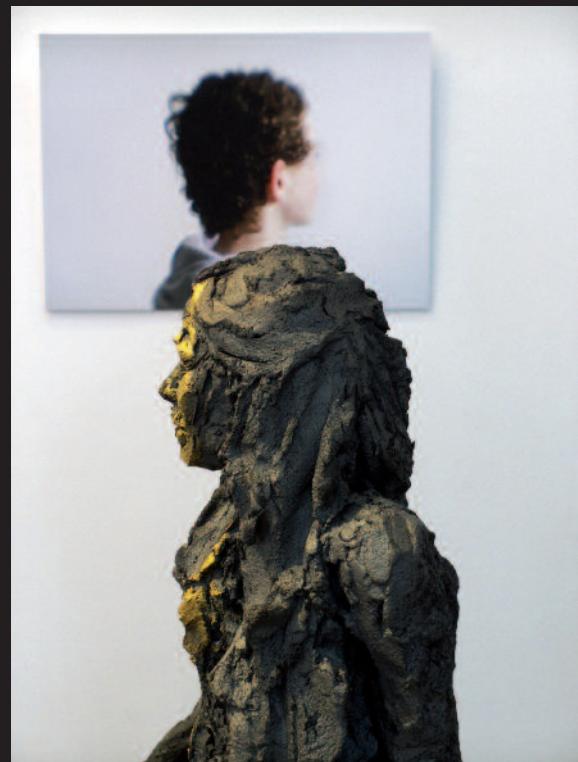
Vestibule des Pommes
(avec Barbara) 2015





Dans les ombres d'Alice
(avec Barbara et grimaçant) 2014
Collection particulière

Louison liseuse
2014
grès enfumé, acrylique
Collection particulière





Du Temps au temps
(avec Clémence
et lapin noir) 2014
Collection particulière



32



Vestibule des Pommes
(avec Soline) 2015

Tel un secret
2015

33



34



Tel un secret 3
2015 (détail)

Reine à la Pomme
(avec Nathalie) 2014
grès, acrylique

35

BIOGRAPHIE



Née en 1966

Obtention du DNSEP à l'école des Beaux-Arts de Toulouse en 1991.

Longtemps plasticienne et danseuse, Cécile Raynal consacre depuis 2008 ses activités exclusivement à la sculpture.

www.cecileraynal.net

www.facebook.com/cecileraynalsculpture

2015

Vous parler du silence des Statues

Projet de résidence en cours d'élaboration, à partir des statues des Reines et des Saintes du Jardin du Luxembourg.

Le Vestibule des Pommes

Résidence à l'Institut Mutualiste Montsouris, Paris, en unité de soins pédopsychiatrique, auprès d'adolescent(e)s, dans l'équipe du Pr. Maurice Corcos. Exposition de **Persona, ae** dans le parc aux sculptures de la Celle St Cloud (pour le Ministère des affaires étrangères).

2014

Travers/ées

Exposition plurielle dans Rouen et ses alentours : Opéra de Rouen, Musée des Beaux-Arts, Chapelle du Pôle des Savoirs, Cour d'Appel de Rouen, CHU de Rouen, siège social de Haropa – Grand Port Maritime, Centre d'Art Contemporain de la Matmut à Saint-Pierre-de-Varengeville, Fondation OFI – Paris 17^{ème}, Galerie 75 – Rouen.

Dans les Ombres d'Alice

Résidence au CHU de Rouen, en unité pédopsychiatrique.

2013

Tant que tournent les roues...

Résidence de cinq mois au CHU de Montréal.

Projet soutenu par le consulat de France à Québec.

Hommes d'équipage

Exposition au Centre culturel des Docks Vauban du Havre, en partenariat avec la Ville du Havre.

Au Pavillon M, dans le cadre de Marseille-Provence 2013.

Déjeuner sans l'Herbe

Musée des Beaux-Arts d'Évreux, dans le cadre de Normandie Impressionniste Galerie Le Hangar – Évreux.

So Sorry exposé dans le hall de la Cour d'Appel de Caen.

2012

Hommes d'équipage

Résidence de 90 jours à bord du porte-conteneurs le Fort-Saint-Pierre.

De l'œil des statues

Exposition au château du Val-aux-Grès, Bolbec.

Personne (s) Musée d'Art, d'Histoire et d'Archéologie d'Évreux Galerie Le Hangar.

2011

Autour de l'échelle

Exposition au Château des Terrasses, Ville de Cap d'Ail (Provence).

À l'endroit, au présent, à l'envers, à l'endroit...

Résidence de huit mois dans une EHPAD (Ville de Bolbec, 76).

2009-2010

Persona, ae : Acteur, personne

Résidence de dix-huit mois au Centre de détention de Caen, parrainée par Monsieur Robert Badinter.

Expositions : Centre de détention de Caen, Abbaye-aux-Dames de Caen, CCI du Havre.

Echelle 1 – Exposition à l'Abbaye-aux-Hommes de Caen.

Envisage – Exposition avec Sophie Lebel, THV du Havre.

Féminin/pluriel - Exposition collective, Galerie Area, Paris.

...

REMERCIEMENTS

Merci à vous, sans qui ce travail ne pourrait se construire.

Aux adolescentes et aux soignants qui se prêtèrent aux rôles de modèles
À toutes et tous des équipes soignantes de Montsouris, de l'hôpital de jour
et de l'unité d'hospitalisation

À Daniel Havis, Président de la Matmut, à Jean-Michel Levacher
et à Marie Watelet pour la qualité de leur accompagnement
et de leur confiance depuis de longues années
À la Fondation Sandrine Castellotti pour son enthousiasme et son soutien

À Denis Lucas, délégué culturel du CHU de Rouen, à l'origine de tout,
et à Corinne Dugré-Le Bigre pour son co-pilotage avisé
Au Professeur Maurice Corcos et au Docteur Yoann Loisel
Au Professeur Priscille Gerardin
À Gladys Dari, Barbara Demaison et Sophie Couchoud

À l'indéfectible et amicale présence des membres de l'association Regards
Croisés : Christine d'Abouville, Christophe Allonier, Annick Faury, Philippe Gestin,
Anne-Marie Husson, Pascal Pareige, Martine Pastor, Christiane Tincelin

À l'assistant technique, concepteur, constructeur et complice
Jean-Baptiste Pfeiffer

Aux coups de mains et aux confiances de
Béatrice Bachi-Duquesne, Nathalie Beaufort-Lamy, Hélène Castel, Joël Cornet,
Denis et Michèle Gancel, Sophie Lebel, Estelle Lecoq, Mathilde Mahier, Bruno
et Béatrice Martin, Maxime Paz, Ada Picquard, Axelle Rougeulle, Cécile Saiter

Aux photographes
Adel Tincelin (p. 4, 21, 24, 26, 28, 29, 30, 35)
Muriel Lacalmontie (p. 9, 36)
Veronica De Benedetti (p. 6, 8, 11, 12, 14, 17, 19, 23, 25, 32, 34)
Hubert Bonvillain (p. 40)
Cécile Raynal (p. 1, 18, 20, 22, 27, 33, 39)



Gabrielle au Loup
2015



EXPOSITION À MONTSOURIS
DES OMBRES D'ALICE
AU VESTIBULE DES POMMES

Du 8 octobre 2015 au 8 janvier 2016
tous les jours de 9h à 20h

L'INSTITUT
MUTUALISTE
MONTSOURIS



42, boulevard Jourdan / 75014 Paris
www.imm.fr

